

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

MAURICE LAFARGUE, Président-Gérant, HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

Union Française

Visite du consul de France à l'école de l'Union.

M. Pierre Lacaze, consul de France, accompagné de sa charmante épouse, et du chancelier du consulat, M. de Laage, a visité, hier, l'école gratuite de jeunes filles, soutenue par l'Union Française. Il a été reçu par MM. Emile S. Ecuver, président de la société, et F. A. Brunet, Paul Bordenave et F. Surmely. Les classes étaient en pleine activité au moment de l'arrivée du consul. Mme Lucie Arnould, principale; Mmes Marie Dumestre, Louisiana Michel et Alice Trémoulet, professeurs, ont souhaité la bienvenue aux visiteurs. Mmes Blanche Champ et Olga Turcotte, gentilles élèves de la classe de Mlle Dumestre, ont récité, chacune, des compliments très aimables à l'adresse du consul et de Mme Lacaze. Le consul a prononcé quelques paroles pleines de patriotisme et de bienveillance. Il a remercié les jeunes élèves de l'école, Mmes Champ et Turcotte, de leurs bons sentiments, et a exprimé tout le plaisir qu'il ressentait de visiter cette institution si bien conduite par des professeurs dévoués et maintenue par l'Union Française sous la direction éclairée de son président, M. Emile S. Ecuver. Il a rappelé aux jeunes filles que leur bonheur dépend des progrès qu'elles feront dans leurs études; car si elles s'appliquent à être de bonnes petites filles, à l'école elles seront plus tard des femmes dont la Louisiane sera fière. "Soyez studieuses, aimables et sages" leur dit M. Lacaze, en terminant son allocution, "et surtout ne négligez pas la langue Française, que est la langue du cœur, du sentiment et du beau."

Le consul a interrogé quelques élèves sur leurs études et a reçu des réponses très satisfaisantes. Après avoir visité toutes les classes au nombre de six, M. Lacaze a souhaité "au revoir" aux élèves. M. Ecuver, président de l'Union Française, a dit quelques paroles de remerciement au consul pour sa visite et lui a assuré que l'école continuera encore bien longtemps son œuvre patriotique de conservation et de propagation de la langue Française.

Enfant échaudé

Gastrone Cacipipi, enfant de cinq ans, a été échaudé, hier, pendant qu'il courait autour d'un chaudron d'eau bouillante dans la cour de ses parents, au No. 927 rue Toulouse. Il a été porté à l'Hôpital de la Charité.

Feuilleton de l'Abéille de la N. O.

No 32 Commencé le 30 octobre 1913.

Les Chercheurs de Mystères

DEUXIEME PARTIE.

(Suite)

Et de nouveau Raoul oublia tout; l'avenir lui sembla assuré pour un si long terme qu'il ne pensa plus aux conséquences, au dénouement de cet amour, à la séparation future. Avec égoïsme, son être se réchauffa à la joie infiniment douce de savoir que cet être de perfection ne viendrait que pour lui. Se savoir aimé... Ce bonheur qui semble trop beau, il le possédait complètement. Il savait que Maina était sienne, qu'il possédait tout entière son âme plus pure que la plus chaste de nos jeunes filles d'Europe. Quand elle le regardait, ses grands yeux caressants lui disaient que pour toujours elle était son esclave.



Mlle Lavarenne—Soprano

Opéra Français

Deuxième représentation de "Thais".

Ce soir, pour la seconde fois de la saison, "Thais", l'œuvre capitale de Massenet, a paru sur notre scène. Les acteurs appelés à l'interpréter ont été les mêmes qu'à la première représentation, dont notre numéro du 28 novembre donnait un compte rendu très complet, auquel nous ne pouvons que nous référer, qu'il s'agisse de la partie musicale de la pièce ou de sa partie dramatique. Les principaux acteurs ont été MM. Mézy, dans le rôle d'Athanaël; M. Coulon, dans celui de Nicias, et Mlle Lavarenne dans celui de Thais. Ils ont tous mérité les mêmes éloges que la première fois, par la façon dont ils ont su interpréter la pièce. Nous en dirons autant de l'orchestre, dont l'accompagnement a été ce qu'il était permis d'attendre des artistes que dirige M. Dobbelaer. La Méditation, intercalée par le compositeur entre les deux tableaux du second acte, n'a pas été moins magnifiquement exécutée, et a valu à M. Dressen, premier violon, des applaudissements aussi justifiés qu'aussi nourris que ceux qui lui avaient été adressés, la première fois, par toute la salle.

En somme, la soirée a été parfaite, et cette impression nous fait très favorablement augurer de la soirée de samedi prochain, où nous entendrons "Samson et Dalila", le chef d'œuvre de Saint-Saëns. Nous serons heureux de résumer la pièce dans notre numéro de dimanche matin, d'en signaler les plus remarquables passages et de dire à nos lecteurs comment elle aura été interprétée. Le rôle de Samson sera chanté par notre sympathique impresario, M. Affre, qui, selon son habitude, sera

hors de pair et saura, par son exemple, communiquer à ses camarades une émulation qui ne fera qu'ajouter au talent dont, les uns et les autres, ils ont donné, au public de la salle, le consciencieux témoignage, depuis le commencement de la saison. P. H. ERMONT.

Le Vol de la Banque

Monsieur Dartigue, le directeur de la Banque, était fort content de son nouvel employé. C'était un jeune homme correct qui s'appelait Berthier et avait longtemps travaillé à la Cité de Londres d'où il avait rapporté d'excellentes références. Berthier était très au courant des affaires et il sut, peu à peu, gagner la confiance de son nouveau patron. On lui confiait des opérations délicates et importantes qu'il savait toujours mener à bien; on rendait en toute occasion hommage à sa probité et à son intelligence, de sorte qu'il était appelé à se faire, à la Banque, une situation enviable. Ce fut donc un stupéfiant général lorsque l'excellent jeune homme jugea meilleur de filer en emportant cent trente mille francs qu'il s'était fait clandestinement remettre dans les établissements de crédit, à l'aide de divers virements malhonnêtes mais adroits. L'étonnement aurait sans doute été moins considérable, si on avait su que cet employé capable, le soi-disant Berthier, était, en réalité, un très habile voleur de profession bien connu par des coups fameux. Il s'appelait Barfin (je vous ai déjà raconté quelques-unes de ses histoires) et il possédait trois ou quatre états civils de rechange afin de pouvoir opérer tranquillement.

Mais M. Dartigue, le directeur de la Banque, ignorait ces petits détails. Il croyait que son employé indélicat était un garçon de bonne famille, qui s'appelait réellement Louis Berthier, et enfermé dans son cabinet de travail, contemplant le désastre qu'il venait d'apprendre et que la Banque, sauf un ou deux chefs de service, ignorait encore, le financier s'arrachait les cheveux, en répétant avec désespoir: "Un jeune homme si bien! Je lui aurais donné toutes les clés de ma caisse! Qui aurait pu croire cela?"

Et M. Dartigue souffrait vivement du vol commis et du préjudice énorme à lui causé, mais il était aussi blessé dans son amour-propre de chef de maison, de s'être trompé à ce point sur le compte de son employé. "Cent trente mille francs! Cent trente mille francs, se répétait l'infortuné directeur. Quel coup!" Et il se levait pour aller faire une visite peu agréable à ses commanditaires et pour aller faire une visite peu agréable à ses commanditaires et pour aller prévenir, lorsque son garçon de bureau vint lui dire que deux personnes, un vieux Monsieur et une jeune fille, désiraient lui parler sans retard, au sujet de M. Berthier.

M. Dartigue reçut les visiteurs à l'instant même. Il vit un grand vieillard qui semblait courbé par les ans et par le chagrin et une délicieuse jeune fille blonde, dont les grands yeux étaient, sous son voile, rougis de larmes et dont les petites mains serrées, tremblaient convulsivement. — Monsieur, prononça d'une voix brisée, le grand vieillard, je suis le père de Louis Berthier, et voici sa sœur. — Monsieur, proféra M. Dartigue, votre fils est un voleur, un misérable, un... — Par grâce, Monsieur, n'accablez pas des malheureux, interrompit avec dignité le vieillard. Je vous supplie de contenir votre juste ressentiment. Vous souffrez plus que vous, Monsieur! Vous perdez de l'argent, nous perdons l'honneur. Toute ma vie fut intégrée et mon fils n'avait jamais failli; il était honnête et travailleur et vous auriez servi toujours avec zèle, car il vous respectait et vous admirait, mais une femme... Hélas! Monsieur, les entraînements de la jeunesse, un cœur d'homme franc et loyal, un amour insensé pour une intrigante, pour une misérable... Il est parti avec elle, Monsieur! C'est elle qui l'a poussé au vol, au déshonneur, à la mort peut-être.

"Monsieur, reprit le vieillard, excusez cette émotion déplacée. Modérez-toi, ma chère Suzanne, dit-il à la jeune fille qui, relevant sa voilette pour étancher ses larmes, laissa voir à M. Dartigue un visage exquis, éploré, et des yeux bleus brillant dans leurs larmes et fixés sur lui avec un délicieux émoi. Le vieillard s'interrompait, suffoqué par son émotion. La jeune fille sanglotait, plus séduisante que jamais, M. Dartigue était impressionné, mais il se disait: "C'est très joli, mais j'y suis de cent trente mille francs." Le vieillard poursuivit: "Monsieur, nous venons en suppliants. Pour sauver l'honneur de mon nom, pour préserver notre fils de l'infamie et lui permettre le repentir et le rachat de sa faute, nous sommes décidés à sacrifier tout notre avoir. L'affaire nouvelle nous est arrivée hier matin, car, avant de quitter

Paris et la France, samedi soir il nous a envoyé une lettre affolée, repentante déjà, où il s'excuse et s'accuse et nous dit ne pouvoir résister à la tentation plus forte que sa volonté, à cet amour indigne, destructeur et fatal! Aussitôt, après le premier coup de désespoir, nous avons réagi. Nous avons réuni tout ce que nous possédions, nous avons, ce matin, vendu tous nos bijoux, tous les bijoux que ma pauvre Suzanne tenait de sa mère, nous avons emprunté à de vieux amis sûrs... Enfin, Monsieur, voici ce que je viens vous proposer; je vais vous remettre la somme que j'ai pu réunir: soixante-dix mille francs plus de la moitié de ce que mon fils vous a... — Il s'arrêta — vous a pris! acheva-t-il comme si un autre mot se refusait à sortir de ses lèvres. En échange, Monsieur le directeur, vous m'engageriez votre parole de ne donner aucune suite à l'affaire et vous voudriez bien me donner une lettre à entée de votre banque, signée de vous et datée d'aujourd'hui, où vous attesterez que Louis Berthier a quitté librement votre maison, qu'il vous a remis des comptes parfaitement en ordre et que son intelligence, son activité et sa probité vous ont toujours donné satisfaction.

M. Dartigue, un peu surpris par cette proposition, réfléchit un moment. Rattraper Berthier et rentrer dans son argent paraissait bien aléatoire, d'autant que le voleur avait dû certainement déjà, et avant sa fuite, en dépenser une bonne partie. Il valait mieux perdre soixante mille francs que cent trente mille, sans parler du discrédit que cette histoire jetterait sur sa maison, des tracassés, des démarches, des ennuis, des racontars, de la mise en défiance possible de ses clients... D'autre part, l'idée de ne pas tirer vengeance d'un vol aussi abominable le révoltait. — Cette lettre est-elle bien utile, demanda-t-il. Ne suffit-il pas que je vous donne ma parole de ne pas porter plainte? — Monsieur, dit le vieillard, la somme que je vous offre est tout pour nous. Je devrais me remettre à l'ouvrage pour rembourser à nos amis ce qu'ils nous ont prêté et ma fille va être obligée de travailler pour vivre. Il faut, pour que je lui impose un tel sacrifice, que je sois sûr que l'honneur de son nom soit préservé de toute souillure. Vous avez des associés, peut-être, vous avez un successeur, vous ne pouvez répondre qu'ils ne reprendront l'affaire dans une ou deux années... Votre lettre défend mon fils contre toute accusation. Le malheureux, bientôt, aura tout dissipé de la somme emportée. Alors, cette femme le quittera, et je veux qu'il puisse essayer de refaire sa vie... — Monsieur, par pitié, acceptez, gémit la jolie Suzanne, qui semblait prête à se trouver mal. — Mademoiselle, c'est pour vous... balbutia M. Dartigue ému. Monsieur, j'accepte!

Il écrivit la lettre demandée, la signa et la data. Le vieillard, en échange, avec un geste noble, lui remit un paquet de billets de banque et prit congé. — Merci, murmura la jeune fille, elle palpait et d'un geste spontané, elle tendit au directeur charmé, sa petite main tremblante. — Ce n'est pas une mauvaise

au monde dans votre religion, dans votre pays où l'on apprend, où l'on s'élève par l'esprit... Nous autres, femmes arabes, que sommes-nous? Des poupées sans cervelle... — Voyons! Où allez-vous chercher?... — Dans vos livres, ami. Je l'ai lu avant-hier et ça m'a fait bien mal... — Je ne vous prêterai plus de livres, Maina, et je dirai à Si-man... La jeune fille le regarda, palpitante, prenant déjà au sérieux sa menace. — Pourquoi voulez-vous me faire de la peine, ami? demanda-t-elle. — Raul ne répondit pas, car le charme était trop enveloppant. Les yeux de Maina étaient humides d'amour, sa gorge se soulevait par l'émotion, faisant trembler le satin brodé de sa veste bleue. Son pied droit croisé par-dessus l'autre avait laissé tomber la haouche de cuir rouge et apparaissait mignonement cambré dans la belle rose. Les amoureux n'ont pas de plus grande joie que d'affirmer l'un au contraire de ce qu'ils pensent ou désirent. C'est pourquoi Raul poursuivit au bout d'un instant: — Moi, je suivrai monotone-ment ma carrière. A jour fixe, je serai capitaine, puis commandant, peut-être colonel. J'aurai

VEIVA C'est le nom du meilleur des sirops. Si vous pouvez mesurer un goût, vous auriez besoin d'une règle d'un mille de longueur pour mesurer celui du Veiva. Il donne aux enfants et aux biscuits que votre famille sait apprécier chaque fois que vous lui en faites goûter, un parfum des plus exquis. La qualité aussi bien que l'arôme se trouvent dans chaque boîte. Essayez-le, toujours tarder les yeux? Demandez-en à votre épicière. Veiva est en boîtes rouges ou vertes. PENICK & FORD, Ltd. Nouvelle-Orléans. Demandez notre brochure de recettes gratuite. 10c et au-dessus

affaire, dit-il à sa compagne qui ne paraissait plus du tout être sa fille. C'est soixante mille de gain net et la sécurité absolue. Voilà comme je comprends le travail. N'est-ce pas que j'étais bien en vieux?

LA PLUS GRANDE CHUTE D'EAU DU MONDE

C'est une opinion bien souvent énoncée que la chute du Niagara est la plus grande cataracte du monde. Le fait est inexact, car le Niagara, comme hauteur de cataracte et comme force de ses eaux, est distancé par la cataracte de Victoria, qui se trouve en Australie, et surtout par la cataracte de Kaieteur, qui se trouve dans la Guinée anglaise. Dans une communication faite à Londres, le docteur Percy Rendall a donné une description fort intéressante, avec projections lumineuses, de cette colossale cataracte qu'il a visitée. Kaieteur a été découvert en 1871. Cette chute d'eau est extraordinaire. Tous ceux qui l'ont visitée sont restés émerveillés et en quelque sorte ahuris devant le superbe panorama qui se présentait à leurs yeux. Kaieteur laisse se précipiter ses eaux — du fleuve Potaro — d'une hauteur de 275 mètres, c'est-à-dire d'une hauteur plus que double de celle de Victoria et cinq fois supérieure à celle du Niagara. La force de

cette masse liquide est évaluée à plus de 1,250,000 chevaux-vapeur bien supérieure à celle du Niagara!

THEATRES AMERICAINS

LE TULANE.

Mlle May Irwin, reine de la gaieté, que le public de la Nouvelle-Orléans a souvent acclamée, est au théâtre Tulane, présentant une comédie "Widow by Proxy", qui est pleine d'entrain, et de verve.

"Widow by Proxy" est une des œuvres les plus réussies de Catherine Chilton Cushing.

Mlle Irwin est secondée par Clara Blandick, Marie Burke, Helen Weatherly, Orlando Daly, Joseph B. R. Garry, Joseph Woodburn et Arthur Bowyer.

LE CRESCENT.

Mlle Eléonore Montell, célèbre actrice américaine, paraît dans une des pièces les plus émouvantes des scènes de deux continents, "The Butterfly on the Wheel". Mlle Mantel, remplit le rôle de la jeune épouse volage, "Peggy", surnommée "La Papillon" à cause de son caractère étourd.

L'intérêt de "Butterfly on the Wheel" vient de ce que les phases de cette pièce sensationnelle sont de celles qui sont de la vie réelle.

L'ORPHEUM.

L'affiche de la semaine porte un en-tête double qui promet des salles comblées au meilleur théâtre de vaudeville de la Nouvelle-Orléans, jusqu'à dimanche soir.

Charles E. Evans, de Evans et Hoy, présente une pièce éminemment intéressante, une nouvelle comédie bouffe, "The Forgotten Combination", qui provoque le rire à chaque instant. Pat Rooney et Marion Bent, des étoiles de vaudeville et d'opérette brillent dans le scénario, "At the News Stand". Puis, il y a, parmi les attractions, le fameux comédien changeant, Caesar Rivoli, qui présente "The Spendthrift Student". Restons encore, Lou, "The Girl and the Parrot", Kraemer et Morton, comédiens; Helen Sneider, violoncelliste; Mlle Diaz et ses singes savants; et il ne faut pas oublier les superbes vues cinématographiques exclusives de l'Orpheum, "Sophie's Hero", portant la marque Essanay.

AMUSEMENTS.

TULANE CE SOIR TOUTE LA SEMAINE. Prix: 25c, 50c, 75c, \$1 et \$1.50. Matinée Mercredi et Samedi. LA RIEUSE MAY IRWIN. Dans sa comédie amusante "WIDOW BY PROXY". La semaine prochaine "LITTLE WOMEN".

CRESCENT Ce Soir Toute la Semaine. Matinée: 15c, 25c, 35c. Soirée: 15c, 25c, 50c, 75c. Matinée Mardi, Jeudi et Samedi. A BUTTERFLY ON THE WHEEL. Avec ELEANOR MONTELL. La semaine prochaine: "POLLY OF THE CIRCUS".

OPERA FRANÇAIS. A. Affre, Impresario. Samedi, 6 Décembre, à 8 h. p. m. 12ème Soirée d'abonnement: "SAMSON ET DALILA". Dimanche, 7 Dec. Matinée à 1 heure de l'après-midi à prix populaires: "MANON". Dimanche 7 Dec. à 8 heures du soir LES MOUSQUETAIRES AU COUVERT Grand ballet à chaque représentation. Prix: Les jours de semaine, 50c à 3 dollars; Dimanches, 25 cent à 1 dollar. Bureau de location au magasin Verlain de 10 à 4 m. à 5 p. m. la semaine et à l'Opéra toute la journée le dimanche.

Orpheum Phone Main 333. Double en-tête au programme: ROONEY ET DENT. CHAS. E. EVANS ET CIE. CAESAR RIVOLI. LORA. KRAEMER ET MORTON. HELEN SCHOLDER. DIAZ MONKEYS. Cinéma—"Sophie's Hero"—Essanay.

Esclave! N'est-ce pas le mot qui semble le plus doux à la femme d'Orient amoureux! Elle seule connaît l'abandon absolu de la pensée, du désir, de la conscience, de toutes les joies. Maina pensait d'après Raoul; l'islamisme lui était absurde puisqu'il était chrétien; en le voyant Français, elle se maudissait d'être née Arabe; elle s'instruisait avec acharnement parce qu'après de lui elle semblait ignorante. Et elle-même, jolie chose, vivait son rêve sans trop penser au lendemain. Peut-être ne le supposait-elle pas aussi cruellement défini. Elle avait beaucoup appris, mais elle ignorait encore pourquoi une Arabe riche est inférieure à un riche Français, elle ne savait pas qu'il suffit des sourires moqueurs du monde pour séparer deux êtres faits l'un pour l'autre. Une seule pensée triste l'obsédait. Elle avait confiance en Raoul et connaissait son cœur, mais craignait la force brutale à laquelle le soldat doit obéir.

Au bout d'un instant, elle en parla, avec une grande douleur dans les yeux, elle joignit les mains comme une enfant qui prie et mendie la consolation, prête à y croire: — Je l'ai demandé hier à Maddalena, dit-elle, et je sais maintenant que les officiers de Tunis changent très souvent de garnison.

Raoul sourit. — Mais je ne suis pas en garnison moi. Je suis attaché, cela peut durer indéfiniment. Elle se tut, déjà convaincue, et pensa que Maddalena était une grande ignorante puisqu'elle ne savait pas ça. — Avec la prisonnière, sa conversation n'avait qu'un sujet, nuancé diversement mais toujours identique: c'était son ami. Elle en parlait à propos de tout, en rapprochant tous ses actes, toutes ses idées, tous ses mobiles. Elle avait montré son cœur, sans rien avouer cependant. N'était-ce pas assez visible en tout? Chacune de ses paroles ne clamaient-elles pas son amour? — Vous seriez donc un peu triste si nous partions, mon frère et moi? demanda Raoul en voyant qu'elle se taisait. C'était un bonheur particulier de voir encore davantage ses sentiments; il disait toujours: Mon frère et moi... Maina releva ses yeux et répondit bien bas, avec dévotion: — La maison m'est gaie maintenant parce que j'y vois mes amis. Par eux, j'ai tant connu. Hier encore, Miss Daisy et Miss Helen sont venues auprès de moi. Chaque matin vous venez, et les heures fuient si vite! Si vous partez, je redeviendrai bientôt la femme indigène cloîtrée, ignorante... — Qui brode des babouches en

grignotant du cédrat confit ou des dattes aux pistaches, n'est-ce pas? dit Raoul en riant. Mais elle était sérieuse. — Vous vous moquez, ami, dit-elle en baissant les yeux et en jouant avec la soie de son haïck. Vous ne comprenez pas ce que c'est de perdre des amis. Dans vos livres, je vois si peu d'affection réelle, sincère, absolue, que rien ne peut diminuer ni trahir. Vous me assurez que je serai très malheureuse. — Il ne faut point penser au départ de vos amis, Maina. Ils resteront à Tunis longtemps encore. Quant à mon frère et à moi, nous y sommes certainement pour des années. Le sourire revint aux lèvres de la belle Arabe. — Est-ce seulement vrai? demanda-t-elle pour entendre répéter ces bienheureuses paroles. — Très vrai, Maina... Mais la séparation ne viendra pas de nous. C'est vous-même qui serez emportée par la vie. — Moi? — Oui, vous. Et tout naturellement. Nos existences à tous doivent suivre un cours déterminé par les lois régulières... Vous êtes fataliste, puisque mahométane. — Mahométane, hélas!... Je le suis encore, c'est vrai. Mais je maudis le sort que m'a fait naître dans une famille arabe. Pourquoi ne suis-je pas venue

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

au monde dans votre religion, dans votre pays où l'on apprend, où l'on s'élève par l'esprit... Nous autres, femmes arabes, que sommes-nous? Des poupées sans cervelle... — Voyons! Où allez-vous chercher?... — Dans vos livres, ami. Je l'ai lu avant-hier et ça m'a fait bien mal... — Je ne vous prêterai plus de livres, Maina, et je dirai à Si-man... La jeune fille le regarda, palpitante, prenant déjà au sérieux sa menace. — Pourquoi voulez-vous me faire de la peine, ami? demanda-t-elle. — Raul ne répondit pas, car le charme était trop enveloppant. Les yeux de Maina étaient humides d'amour, sa gorge se soulevait par l'émotion, faisant trembler le satin brodé de sa veste bleue. Son pied droit croisé par-dessus l'autre avait laissé tomber la haouche de cuir rouge et apparaissait mignonement cambré dans la belle rose. Les amoureux n'ont pas de plus grande joie que d'affirmer l'un au contraire de ce qu'ils pensent ou désirent. C'est pourquoi Raul poursuivit au bout d'un instant: — Moi, je suivrai monotone-ment ma carrière. A jour fixe, je serai capitaine, puis commandant, peut-être colonel. J'aurai

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête

avez devant vous toute une existence. Vous devez encore vivre avant d'atteindre vos vingt ans. D'ici là vous aurez changé. Toutes les femmes ne changent-elles pas? termina-t-il avec aplomb. Il avait de la colère dans la voix, mais c'était contre lui. Malgré cela, il avançait dans le mauvais sentier où il s'était engagé. Il faisait souffrir son amie, il le savait; il s'en voulait et continuait... Un cœur amoureux sera-t-il jamais sage ni raisonnable? — Peut-être vos femmes de France changent-elles, répliqua la jeune fille avec une légère fierté; mais nous autres, pauvres sauvages, nous n'aimons qu'une fois, nous ne nous donnons qu'une fois. — Celui qui vous aimera un jour sera bien heureux, Maina. — Le saura-t-il jamais? répondit-elle en levant les épaules et ne me marierai pas. — Votre vie sera gâchée. Elle prononça plus faiblement, en joignant ses mains aux ongles jaunies du henné: — Si-man se mariera, lui; il aura des enfants, je les élèverai, je jouerai avec eux. Pour eux je redeviendrai jeune, je penserai qu'ils sont à moi, je les aimerai tant que je serai un peu leur mère. Sa voix se brisa tout à coup; elle pencha plus encore la tête